Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1956)
Heft: 9

Artikel: De la peinture, ou l'envers de la toile
Autor: Barois
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-626758

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Zeichnen und Fotografieren war auf der Insel streng verboten. Schon die roten Felsen hatten Kreidolf zu einem Bild verlockt, aber er konnte sich noch beherrschen. Als er jedoch auf das Plateau hinaufstieg, da mußte er seinen Skizzenblock hervorziehen. Dort weideten Schafe mit einem dicken Pelz, ganz seltsame Tiere, wie er sie noch nie gesehen hatte. Er machte einige Skizzen — aber schon stand ein Matrose mit Gewehr hinter ihm und wollte das Skizzenbuch konfiszieren. Wie er jedoch nur lauter Schafe darin fand, ließ er ihn mit einem strengen Verweis wieder springen.
«Mit Gesamtausstellungen von meinen Werken plagen mich die Museen immer wieder», plauderte Kreidolf weiter. «Als ich 75 war, habe ich alle meine Sachen zusammengesucht. Mit 80 Jahren wollten sie wieder eine Schau machen. Aber ich vertröstete die Herren auf 85 und hoffte im Stillen, ich werde dann nicht mehr leben. Bei einer Gesamtausstellung sollte man nie zu viel ausstellen und nur das Beste zeigen. Bei einer Gedächtnisausstellung ist es dann ja ‚wurst'; dann tut's einem nicht mehr weh, wenn eine ‚Niete' neben Gutem an der Wand hängt», meinte er launig.
So hatten wir lange geplaudert bis Kreidolf meinte: «Nun ist es Zeit, daß ich meine 85 Jahre zur Ruhe lege.» Er setzte sein viel zu klein gewordenes Hütchen auf sein großes Haupt, nahm den Schirm, den er immer zur Stütze mit sich führte, und verließ uns dann — allen eine recht gute Nacht wünschend. *M. Boller*

De la peinture, ou l'envers de la toile

X. est un peintre monté très jeune d'Italie à Paris. Il n'avait pas d'argent. Pendant des années, il a vécu misérablement dans une petite pièce qu'il avait lui-même blanchie à la chaux, mais qui n'a jamais contenu rien d'autre qu'un lit de fer et deux fauteuils de paille. Pas de lumière au WC (turcs). L'été, point de soleil. L'hiver, un mauvais poêle fumant. Il achetait le charbon au kilo. Dans cet atelier de fortune, le jeune peintre s'est nourri d'œufs, de jambon et de café. Il travaillait. C'était là son unique plaisir, sa seule manière de se sentir vivre. La pauvreté, la solitude le rendaient sévère à l'égard du goût des «bourgeois». Les bourgeois demandent: «Ce paysage, où est-ce que c'est?» Ou bien: «Qu'est-ce que cela représente?» Par aigreur contre d'aussi stupides questions, il s'est mis à bannir de ses toiles l'anecdote, la psychologie, «la littérature», comme il disait. Il faut dire aussi qu'il n'y avait rien d'autre dont il pût s'enchanter que la couleur de ses tubes. Le reste faisait partie de son existence, une existence sacrifiée, dont on ne peut rien attendre, ni rien célébrer. Son ascétisme forcé l'amenait au mysticisme de son métier, au culte de la sensation picturale. Ce n'était aussi que par la technique, l'originalité de ses touches et de ses tons qu'il pouvait espérer attirer l'attention. La peinture, pour lui, c'était l'acquisition d'un style. Il ne parlait que de cela avec ses camarades, tous peintres. A l'égard du public, qui l'ignorait, il ne nourrissait qu'un mépris bien légitime. Cependant, il se sentait libre. D'une liberté qu'il payait assez cher pour en être fier. Je me suis souvent étonné, à cette époque, qu'il ne comprît pas à quel point cette liberté était conditionnée par son état d'esclavage économique. Il était libre par réaction contre le conformisme des autres, libre dans les limites de l'incompréhension des autres. Et qui sait s'il n'était pas «abstrait» par impossibilité de trouver place dans l'univers concret des humains? Abstrait parce que l'abstraction était le seul champ où sa volonté pût s'exprimer, où il pût faire ce qu'il voulait sans se heurter à l'organisation de la société qui l'entourait? Le jeu des formes n'a jamais gêné personne. Quelques-uns en tirent une grande jouissance, les autres restent indifférents.
Ces derniers temps, par la grâce d'une exposition où il avait exposé une toile, X. a été remarqué. Après plusieurs mois de tractations diverses, il a signé un contrat avec une «galerie». Contre une pension mensuelle qui lui permet de vivre, il a l'obligation de livrer un certain nombre de tableaux. Mais il n'a plus le droit d'en vendre à son compte, sinon aux prix fixés par la galerie. Après la misère de la cellule monacale, c'est la richesse. Après l'isolement, un début de consécration.
Mais au fond, qu'est-ce qui a changé? X. peint quatre toiles par semaine. Il n'a plus guère le temps de se demander s'il s'exprime lui-même. D'ailleurs, aurait-il la tentation de varier sa manière que son marchand de tableaux pourrait l'arrêter d'un mot: «Cela ne me plaît plus!» Ou bien: «Cela ne plaît pas aux clients!» Ces clients, notre peintre ne les connaît pas plus qu'avant. Il continue à vivre hors du monde, dans la fébrilité de la fabrication: variations colorées sur un nombre restreint de schémas. En pleine possession de ses moyens, il s'enfonce dans sa spécialité. Il ne faudrait surtout pas qu'il montre qu'il a des sentiments ou des idées, qu'il cherche à traduire plastiquement, et clairement, l'un ou l'autre de ses conflits intérieurs. Quelle faute de goût! Quel péché contre la pureté de l'art! Le peintre ne doit avoir ni ventre, ni cœur, ni tête: de l'œil seulement et une belle pâte au bout de son pinceau.
Quant au public, il n'a aucune idée non plus de la manière dont vit l'artiste. Il achète à un fantôme, dont la critique ne parle même pas (X. n'a encore jamais exposé à Paris), pour faire des placements ou, au mieux, pour décorer son appartement — ce dont la peinture abstraite s'acquitte fort bien. Pour marquer son désaccord, sa désapprobation, il ne discute pas: il n'achète plus. Et le marchand de tableaux est là pour interpréter et expliquer en termes esthétiques la courbe chiffrée des ventes. C'est un extraordinaire intermédiaire, je dirais plutôt un entremetteur. Il dit à la future mariée: «Mettez-vous du rouge, il aime cela.» Et au futur marié: «Elle se met du rouge, c'est très joli.» Le mariage-vente a lieu sans accroc si le baratinage a été bien fait.
Cependant, X. se sent encore plus libre que pendant ses années difficiles. Il défend la peinture abstraite avec passion. Il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle pourrait être le produit d'une mystification. Il n'a pas le soupçon que son œuvre reflète, tout au moins en partie, son état de séquestration. Il croit mener le bon combat. Il est simplement au service d'une avantgarde transformée en néoconformisme par une certaine publicité et les qualités de vendeur des marchands.

Plutôt que des traités d'esthétique, je voudrais bien qu'on écrive une sociologie de la peinture actuelle.

Barois («La Sentinelle»)